

La liberté des enfants de Dieu

La parfaite joie et la mort comme sœur

Dans ces méditations de carême, en l'année où l'Église célèbre le huitième centenaire de la mort de saint François d'Assise, nous avons choisi de nous laisser accompagner par la figure du poverello sur le chemin de la conversion à l'Évangile. Dans les deux premières méditations, nous avons contemplé François dans la tension entre la grandeur de sa vocation et la fragilité de son humanité : la conversion comme chemin d'humilité, et la fraternité comme lieu concret où cette conversion se vérifie et prend forme. Dans la troisième méditation, nous nous sommes arrêtés sur la tâche de la mission : la manière dont François a annoncé l'Évangile non par la force des paroles ou l'efficacité des stratégies, mais par la pauvreté désarmée d'une vie offerte. Dans cette quatrième et dernière méditation, nous essayons de regarder le fruit le plus mûr de son expérience : la liberté des enfants de Dieu. Non pas celle de celui qui se soustrait au risque et au poids de la vie, mais celle de celui qui a appris, progressivement et à travers de nombreuses épreuves, que rien, pas même le refus, la maladie ou la mort, ne peut jamais nous séparer de l'amour de Dieu.

1. La parfaite joie

Saint François a vécu une expérience spirituelle d'une grande intensité, mais non éloignée de notre humanité. Il n'est pas devenu saint parce qu'il a accompli des choses extraordinaires, mais parce qu'il a appris à se laisser guider par Dieu dans le concret et la pauvreté de son existence. C'est pourquoi la tradition spirituelle en est venue à le définir comme un alter Christus, c'est-à-dire un homme qui, en accueillant l'Esprit Saint avec disponibilité, est devenu semblable au Fils de Dieu incarné. Les conversions, les guérisons et les signes qui ont eu lieu au cours de son pèlerinage en ce monde ne sont rien d'autre que le reflet d'une immersion pleine et efficace dans la grâce de la vie nouvelle dans le Christ. Thomas de Celano dit que, vers la fin de ses jours, François « n'était pas tant un homme qui priait que lui-même tout entier transformé en prière vivante » (Thomas de Celano, Vita Prima 95 ; FF 682). Cela ne signifie pas que le saint passait tout son temps à réciter des formules de prière, mais que toute sa manière de vivre était devenue comme une prière continuelle, c'est-à-dire qu'elle exprimait une relation stable, profonde, authentique avec Dieu.

Dans les dernières années, cependant, la foi de saint François a été mise à l'épreuve par la sagesse de Dieu. Les sources racontent que François a traversé une « très grande tentation », une crise longue et profonde, qui l'a atteint « intérieurement et extérieurement, esprit et corps », au point qu'« il fuyait la compagnie des frères, parce que, accablé par cette torture, il ne parvenait pas à se montrer à eux avec sa sérénité habituelle » (Compilation d'Assise, 63 ; FF 1591).

L'Ordre des Frères mineurs a grandi et s'est transformé, et François a du mal à y reconnaître l'esprit qui avait animé ses débuts. À la Portioncule, il se sent mis de côté, presque inutile, même considéré comme un « idiot ». Dans ce temps dramatique et tourmenté, François ouvre son cœur à son ami et compagnon frère Léon. Alors qu'ils se trouvent ensemble à Sainte-Marie-des-Anges, François élabore à haute voix sa douleur en racontant une parabole. Il demande à frère Léon d'énumérer quelques belles choses qui pourraient représenter pour lui et pour l'Église un motif de gloire : de nombreuses vocations de frères saints, un grand succès dans la prédication, des guérisons, des miracles, l'estime des autres. Puis il lui dit d'écrire : « en toutes ces choses, il n'y a pas de vraie joie ». Son compagnon demande alors, perplexe : mais alors, « quelle est la vraie joie ? ». François répond ainsi :

« Voici : je reviens de Pérouse, et au milieu de la nuit j'arrive ici ; c'est un temps d'hiver boueux et si froid qu'à l'extrémité de la tunique se forment des glaçons d'eau gelée qui me frappent continuellement les jambes, et de ces blessures le sang coule. Et moi, tout couvert de boue, dans le froid et la glace, j'arrive à la porte et, après avoir longtemps frappé et appelé, un frère vient et demande : "Qui est là ?" Je réponds : "Frère François". Et celui-ci dit : "Va-t'en, ce n'est pas une heure convenable pour aller ainsi par les chemins ; tu n'entreras pas". Et comme j'insiste encore, l'autre répond : "Va-t'en, tu es un simple et un idiot, tu ne peux plus venir ici ; nous sommes si nombreux et tels que nous n'avons pas besoin de toi". Et moi, je reste encore devant la porte et je dis : "Pour l'amour de Dieu, accueillez-moi pour cette nuit". Et celui-là répond : "Je ne le ferai pas. Va au lieu des Crociferi et demande là-bas". Je te dis que, si j'ai eu de la patience et si je ne me suis pas troublé, c'est en cela que réside la vraie joie, la vraie vertu et le salut de l'âme » (De la vraie et parfaite joie ; FF 278).

Le récit a une structure simple et pleine de sagesse. Après avoir énuméré ce qui ne coïncide pas avec la vraie joie, on arrive au point décisif : la joie authentique se manifeste lorsque le refus, l'humiliation et l'incompréhension ne parviennent pas à nous enlever la paix.

La vraie joie ne coïncide pas avec ce sentiment que nous éprouvons lorsque les choses vont bien et que notre vie reçoit reconnaissance et consolation, mais avec la manière dont nous réagissons dans les circonstances adverses, lorsque nous sommes rejetés et exclus. Il ne s'agit pas, bien sûr, de devenir insensibles à la douleur. François ne cherche pas un cœur anesthésié, mais découvre qu'il peut avoir un cœur libre même dans les plus grandes souffrances. Le bonheur n'est pas de se protéger de la réalité, mais d'apprendre à l'accueillir même lorsqu'elle blesse, sans être accablé par elle. C'est là que la vie chrétienne devient concrète et que nous apprenons à garder une joie qui ne dépend pas de la manière dont vont les choses, mais de la manière dont nous choisissons de les vivre. L'apôtre Jacques le dit aussi :

« Regardez comme une parfaite joie, mes frères, les diverses épreuves que vous pouvez subir, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. Et que la patience accomplisse parfaitement son œuvre en vous, afin que vous soyez parfaits et accomplis, sans manquer de rien » (Jacques 1, 2-3).

La réponse que François indique n'est ni de fuir le mal, ni de le nier, ni de le rendre. C'est quelque chose de plus profond : l'absorber, sans le laisser repartir de nous vers les autres. Refuser de devenir ce qui nous a blessés. C'est une voie exigeante, mais libératrice. Car le mal, lorsque nous le recevons, touche toujours quelque chose de vivant en nous. Et c'est précisément là, en ce point vulnérable, que peut naître la joie parfaite : non comme absence de blessures, mais comme liberté de ne pas se laisser définir par elles. C'est une liberté qui n'efface pas la douleur, mais l'empêche d'avoir le dernier mot.

2. La plénitude de la vie

Cette capacité de se découvrir dans la joie même au milieu des tribulations n'est pas un sommet spirituel réservé à quelques privilégiés qui auraient reçu le don d'une intimité particulière avec Dieu. Dans l'Évangile, Jésus montre que cette manière de vivre, libre même face à la haine et à la persécution, est la forme accomplie de la vie nouvelle en son nom. C'est pourquoi, au commencement de son ministère public, il est monté sur une montagne et a prononcé les Béatitudes. Non pas une loi, mais une promesse. Non pas un programme de perfectionnement moral, mais la révélation d'un bonheur déjà à l'œuvre au cœur du réel.

Heureux les pauvres en esprit, car le Royaume des cieux est à eux. Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. Heureux les doux, car ils recevront la terre en héritage. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu. Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le Royaume des cieux est à eux. Heureux êtes-vous lorsqu'on vous insultera, qu'on vous persécutera et que l'on dira faussement contre vous toute sorte de mal à cause de moi. Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux. C'est ainsi, en effet, qu'on a persécuté les prophètes qui vous ont précédés (Matthieu 5, 1-12).

Ces paroles, que nous connaissons presque par cœur, sont le cœur de l'Évangile, parce qu'elles détruisent définitivement l'illusion selon laquelle le bonheur dépendrait des objectifs et des succès que nous pouvons atteindre, voire poursuivre, dans la vie. Jésus indique les situations les plus inconfortables et les plus difficiles où nous pouvons nous trouver, et il affirme que c'est justement là que se cache une mystérieuse plénitude de vie. Les Béatitudes n'invitent ni à fuir la réalité ni à remettre le bonheur à un avenir lointain. Elles demandent d'habiter plus profondément ce que nous vivons, même lorsque cela se montre fragile et inachevé. Elles annoncent que le chemin vers une vie pleine passe au cœur de notre expérience concrète, dans ce que nous sommes et dans ce que nous traversons. Ce n'est pas à nous de construire ou de conquérir le bonheur : la béatitude est une promesse déjà déposée dans notre vie, comme un don du Père. Il s'agit d'apprendre à la reconnaître et à l'accueillir.

Il y a cependant un aspect décisif à souligner. Les Béatitudes ne parlent pas seulement d'un lendemain où nous serons récompensés par Dieu : elles disent que cette vie, telle qu'elle est, est déjà le lieu où nous pouvons goûter la plénitude de la vie. Et cela devient possible parce que ces paroles naissent d'un regard précis : celui de Jésus qui nous révèle ce que nous sommes aux yeux de Dieu. Jésus regarde des hommes et des femmes marqués par la fatigue, la pauvreté, la douleur, la recherche. Et c'est précisément sur eux qu'il prononce une parole de bénédiction. C'est comme s'il disait : dans ce que vous êtes et dans ce que vous cherchez à vivre, il y a déjà une plénitude destinée à mûrir et à s'accomplir.

Les Béatitudes ne tracent pas un chemin héroïque, mais nous rendent capables d'offrir un consentement humble à ce qu'il nous est donné de vivre, même lorsque cela coûte fatigue, solitude et persécution. Elles affirment que la réalité, telle qu'elle est, peut devenir un lieu de bonheur. Cela signifie que la vie ne doit être ni remise à plus tard ni idéalisée, mais accueillie dans sa concrétude tragique et sublime. La joie évangélique n'élimine pas les blessures, mais les traverse et les transforme, en nous ouvrant à l'amour le plus grand, celui qui pardonne. C'est précisément dans cette adhésion au réel qu'une liberté nouvelle s'ouvre, capable de ne plus dépendre des conditions extérieures.

Tel est le cœur des Béatitudes. Et c'est ce que François a pressenti au terme de son expérience humaine et chrétienne, lorsqu'il a révélé à frère Léon, à travers une parabole, le lieu où habite la joie la plus authentique.

3. Les conséquences de l'amour

Dans l'histoire de la spiritualité chrétienne, les phénomènes mystiques dans lesquels le mystère de la souffrance du Christ se reflète dans le corps du croyant ont souvent été mal compris, parfois redoutés, d'autres fois réduits à des événements à classer parmi les prodiges inexplicables. Le risque le plus subtil est de se laisser conduire par eux vers une image déformée de Dieu, comme s'il avait

besoin de notre douleur pour être satisfait ou glorifié, comme s'il manquait encore quelque chose au sacrifice du Christ, comme si nous vivions encore dans une antique logique de dette et d'expiation.

Nous savons qu'il n'en est pas ainsi. Dieu n'a besoin de rien de notre part, sinon que nous accueillions le don du sacrifice du Christ et que, par son assimilation progressive, nous apprenions à vivre l'amour dans sa plénitude. Lorsque Dieu touche un homme en profondeur, il n'ajoute donc pas de douleur, mais il transforme et transfigure ce qui est déjà présent dans son histoire, en le faisant devenir un signe et une conséquence de l'amour.

Avec cette conscience, nous pouvons nous approcher de l'événement des stigmates de François, survenu au mont Alverne entre l'été et l'automne 1224, deux ans avant sa mort, dans le temps allant de la fête de l'Assomption à celle de saint Michel. Les sources racontent qu'au terme d'un carême vécu en l'honneur de l'Archange, François eut la vision d'un Séraphin crucifié et que, de cette rencontre, son corps fut marqué par les clous aux mains et aux pieds, ainsi que par la blessure au côté (cf. Thomas de Celano, Vita Prima, 94-95 ; FF 485-486). Mais pour comprendre ce qui se passe à l'Alverne, il faut regarder la condition dans laquelle François y parvient. Les blessures étaient déjà présentes en lui, avant même de devenir visibles. Son corps était éprouvé, ses yeux marqués par une maladie qui le conduisait vers la cécité. Son âme était traversée par la « grande tentation » : l'Ordre croissait au-delà de toute mesure, prenant des formes qu'il ne reconnaissait plus, et les frères, engendrés par lui, s'éloignaient de son radicalisme évangélique. Il se sentait mis de côté, perçu comme un poids. Il montait sur la montagne non en vainqueur, mais en homme blessé.

C'est précisément ici que l'expérience mystique montre son sens le plus vrai. Dieu n'intervient pas en ajoutant de nouvelles déchirures, mais en transformant celles qui habitent déjà la vie. Les souffrances de François, l'échec de ses projets, l'incompréhension de ses frères, la solitude de celui qui s'est livré sans réserve, cessent d'être un poids retenu en lui et deviennent un lieu de relation. Ce qui semblait le séparer des autres se convertit en ce qui l'unit au Christ et, par conséquent, le réconcilie avec ses frères. Les paroles que l'apôtre Paul écrit à la fin du chapitre huit de la lettre aux Romains expriment de manière adéquate ce passage crucial de la vie de saint François :

« Qui nous séparera de l'amour du Christ ? La tribulation, l'angoisse, la persécution, la faim, la nudité, le péril, le glaive ? [...] J'ai l'assurance que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les principautés, ni le présent ni l'avenir, ni les puissances, ni la hauteur ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus notre Seigneur » (Romains 8, 35.38-39).

Les stigmates ne sont pas un prodige à observer de loin, ni un privilège réservé à quelques élus. Ils sont le signe visible d'une transformation intérieure : le point où les blessures ne se ferment pas dans la dureté, mais s'ouvrent à la relation. Tel est le don de l'Alverne : les défaites de l'homme, échecs, maladies, déceptions relationnelles, peuvent devenir des lieux où notre humanité change. La douleur ne disparaît pas, mais elle n'a plus le dernier mot. François descend de l'Alverne avec le corps marqué et le cœur libre, capable de regarder ses frères avec patience, de les aimer précisément dans leurs limites. Il est passé de la mort à la vie.

Cette histoire, racontée encore huit cents ans plus tard, est une bonne nouvelle parce qu'elle concerne chacun de nous. Les douleurs de la vie laissent en nous des traces que nous ne comprenons pas toujours et qu'il nous est souvent difficile d'accepter. Ce sont des blessures ouvertes sur deux possibilités : elles peuvent nous enfermer dans le ressentiment ou la fuite, ou bien devenir des espaces de croissance et de liberté.

Dans la mesure où nous parvenons à accueillir nos blessures, nous découvrons qu'elles peuvent être transfigurées par l'Esprit du Christ pour assumer une valeur symbolique renouvelée. Elles restent des blessures, mais deviennent le signe d'une appartenance plus profonde, attestant que nous sommes devenus membres du corps du Christ. Alors les paroles de Paul deviennent compréhensibles et significatives aussi pour nous : « Désormais, que personne ne me cause plus de peine ; car je porte dans mon corps les marques de Jésus » (Galates 6, 17). La souffrance ne disparaît pas, mais elle n'a plus le pouvoir de nous enfermer. Au fond du cœur, nous découvrons que nous avons une paix que rien ni personne ne peut nous enlever.

4. Sœur mort

Il existe un ancien dicton de la tradition indienne qui compare la vie humaine à quatre saisons : le printemps pour apprendre, l'été pour enseigner, l'automne pour se retirer dans la forêt et méditer, l'hiver pour apprendre à mendier. François les a toutes traversées. Il a appris dans la jeunesse inquiète d'Assise, il a enseigné dans les années de la prédication et de la fondation de l'Ordre, il s'est retiré dans la solitude de l'Alverne et de ses ermitages. Mais c'est dans l'hiver de la vie, dans les mois qui précèdent la mort, qu'il accomplit le geste le plus difficile : il apprend à mendier. Non pas le pain, cela il avait toujours su le demander. Il apprend à mendier la consolation, la proximité, la tendresse. Il apprend à recevoir.

Dans les derniers mois, François se fit accueillir dans le palais de l'évêque d'Assise. C'est un détail qui frappe. Cet homme qui avait fait de la pauvreté la marque de sa vie, qui s'était dépouillé de tout devant son père et devant l'évêque, accepte maintenant d'être soigné dans un lieu protégé. Ce n'est pas une contradiction. C'est la cohérence de celui qui a appris que recevoir aussi est un acte d'humilité. La pauvreté des débuts laisse place à quelque chose de plus authentique : la pauvreté de celui qui sait qu'il a besoin des autres, pour vivre comme pour mourir.

Dans cette demeure où il était accueilli, François demanda aux frères de chanter les louanges de Dieu pour adoucir sa douleur. Il les faisait chanter aussi pendant la nuit. Et lorsque frère Élie lui fit remarquer que cette joie pouvait surprendre ceux qui le savaient proche de la mort, François répondit :

« Frère, laisse-moi me réjouir dans le Seigneur et dans ses Louanges au milieu de mes douleurs, car, par la grâce du Saint-Esprit, je suis si étroitement uni à mon Seigneur que, par sa miséricorde, je puis bien me réjouir dans le Très-Haut ! » (Compilation d'Assise 99 ; FF 1637).

Lorsque le médecin lui dit ensuite que la mort était imminente, il voulut le savoir avec certitude : « Dis-moi la vérité, que prévois-tu ? N'aie pas peur, car, par la grâce de Dieu, je ne suis pas un lâche qui craint la mort » (Compilation d'Assise 100 ; FF 1638). À cette nouvelle, il répondit par une parole désarmante : « Sois la bienvenue, ma sœur la Mort ! ». C'est ainsi qu'il avait appelé la mort lorsqu'il avait ajouté à son Cantique des créatures la dernière strophe :

« Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre sœur la mort corporelle, à laquelle nul homme vivant ne peut échapper » (Cantique de frère Soleil 27-29 ; FF 263).

Ce mot, sœur, n'est pas une métaphore consolante. Il est le fruit d'un long chemin de réconciliation. Comme le dit la lettre aux Hébreux, le diable nous tient esclaves toute notre vie par la peur de la mort (cf. Hébreux 2, 15). C'est pourquoi nous cherchons tous à lui échapper et à la fuir de toutes les manières possibles, aussi longtemps que cela nous est possible.

Mais lorsque l'amour du Christ parvient à façonner en nous une vie nouvelle, cette peur se dissout lentement, et la mort change de visage, devenant l'ultime et définitive occasion de conversion : le

moment où l'on laisse aller tout ce que l'on retient encore et où l'on se remet, sans réserve, au regard juste et miséricordieux du Père.

Conscient que la fin était proche, François voulut ensuite quitter le palais de l'évêque et se faire porter à la Portioncule, le lieu qui lui était le plus cher au monde. Les sources racontent que, parmi ses derniers désirs, il y eut aussi celui de recevoir la visite de dame Jacopa dei Settesogli, l'amie romaine qui l'avait soutenu pendant des années avec une affection fidèle. Il lui écrivit pour lui demander de venir le voir et de lui apporter ces petits gâteaux qu'elle savait préparer et qu'il aimait beaucoup. C'est le geste d'un homme qui désire encore, pour la dernière fois, un visage ami et un peu de douceur.

Dame Jacopa arriva avant même que la lettre ne parte, inspirée par Dieu : « Ainsi elle entra auprès du bienheureux François, versant devant lui beaucoup de larmes » (Compilation d'Assise 8 ; FF 1548). Dans cette scène, un homme malade, une amie en larmes, les frères autour, le chant des louanges dans la nuit, s'accomplit le dernier acte de la pauvreté évangélique de François. Non pas celle des débuts, faite de gestes de rupture radicale, mais la plus difficile : celle de celui qui accepte d'être vu dans sa fragilité, de celui qui n'a plus rien à prouver ni rien à défendre, de celui qui sait qu'il a besoin des autres pour ce passage qu'au bout du compte on affronte seul. François meurt ainsi, après avoir appris la leçon la plus haute : recevoir est la forme la plus pure du don, et se laisser aimer jusqu'à la fin est la plus grande des libertés.

5. Nu sur la terre nue

Les biographies officielles ont choisi de raconter la mort de François d'une autre manière. Tout ce qui renvoyait à un homme dans le besoin est atténué ou laissé en arrière-plan. En elles émerge surtout la figure du saint, du héros chrétien, du témoin exemplaire de la perfection évangélique. Bonaventure présente François comme celui qui « voulait acquitter sa dette à la mort » (Legenda Minor 7,3 ; FF 1386), avec la conscience d'un chevalier qui va à la rencontre de son adversaire. Toute son existence apparaît comme un chemin ascensionnel vers la plénitude, et la mort comme son digne accomplissement.

Et pourtant, au cœur même de ce type de récit élevé et lumineux, les mêmes sources conservent un détail impossible à effacer, tant il est vrai.

« Épuisé par cette maladie si grave, qui mit fin à toutes ses souffrances, il se fit déposer nu sur la terre nue, afin d'être préparé, en cette heure extrême où l'ennemi aurait encore pu déchaîner sa fureur, à lutter nu contre un adversaire nu » (Thomas de Celano, Vita Seconda 214 ; FF 804).

Nu sur la terre nue : ce n'est ni une image ascétique ni un défi symbolique à la mort, mais l'accomplissement cohérent de toute une existence. Le dépouillement avait été le fil rouge de tout son chemin : des années plus tôt, sur la place d'Assise, devant son père Pierre de Bernardone et devant l'évêque Guido, François avait ôté tout vêtement, rendant tout et choisissant de ne plus fonder son identité sur une possession, un rôle ou un nom. Ce jour-là, il avait revêtu le froc comme on revêt une liberté. Maintenant, au terme de son pèlerinage, même ce dernier vêtement ne sert plus. Non qu'il soit méprisé, mais parce qu'il n'est plus nécessaire. François a achevé son voyage et s'est enfin réconcilié avec sa propre histoire, avec ce qu'il a vécu et aussi avec ce qu'il n'a pas réussi à accomplir. Il n'a plus rien à craindre ni rien dont il doive avoir honte : chaque page de sa vie s'est laissée illuminer par la grâce. Il a combattu le bon combat de la foi : il est devenu un véritable fils de Dieu.

Dans l'Écriture, la nudité n'est pas un détail marginal, mais elle garde le secret de la relation entre l'homme et Dieu. « L'homme et sa femme étaient nus et n'en éprouvaient pas de honte » (Genèse 2, 25) : à l'origine, la nudité est transparence ; elle est même la condition de celui qui vit sans défense parce qu'il reçoit tout comme un don. C'est le serpent qui introduit le soupçon, en insinuant que la vie doit être possédée et protégée. Dès lors, la nudité devient honte, la mort devient terreur, et le corps un lieu de tension. Pourtant, Dieu n'abandonne pas l'homme dans cette peur : toute l'histoire biblique raconte un Dieu qui continue à chercher l'homme pour lui rendre confiance. Le Christ mène cette histoire à son accomplissement sur la croix, nu, exposé, tout en continuant à bénir. C'est là que Dieu rejoint l'homme au point le plus fragile de son existence et éteint définitivement le soupçon sur la vie et sur la mort. L'antidote à la peur n'est pas une défense plus forte, mais le contraire : cesser de se défendre, ouvrir les bras et apprendre à recevoir.

François a lentement assimilé ce secret, s'exerçant toute sa vie à revenir à sa propre nudité de créature. Chaque dépouillement a été un acte de confiance, chaque renoncement un pas vers une liberté plus profonde. Mais la nudité finale de la Portioncule n'est pas seulement la cohérence d'un chemin ascétique : c'est la réconciliation d'un homme avec lui-même. Au cours de sa vie, François avait traversé de nombreuses identités, le fils du marchand, le jeune ambitieux, le chevalier manqué, le converti, le fondateur, le prédicateur, le malade, jusqu'à l'homme blessé et incompris, et maintenant, étendu sur la terre, tout cela se dissout. Il ne reste plus que l'essentiel : une créature au milieu d'autres créatures, en paix devant son Créateur, ayant besoin de tout et, précisément pour cela, prête à tout recevoir avec gratitude.

C'est pour cela que l'Église le reconnaît comme saint. Non d'abord pour ce qu'il a fait, mais pour ce qu'il a su devenir. François a gardé son humanité jusqu'au bout, sans la cacher ni la raidir. Il a appris à accepter sa propre fragilité, à vivre comme fils et comme frère, sans plus avoir honte de sa petitesse. Et c'est précisément dans cette petitesse accueillie qu'il a trouvé la plus grande liberté : celle de se mettre au service de l'Église et du monde avec générosité, sans mesure, sans calcul et sans défense.

Conclusion

Le chemin de François d'Assise n'est pas une exception réservée à quelques-uns, mais la forme pleine de ce que l'Évangile promet à tout baptisé : une vie libre, capable d'aimer jusqu'à la fin et de traverser la douleur sans être vaincue par elle. C'est une grâce réelle, accessible, qui nous permet de reconnaître en toute réalité, jusque dans la mort, le visage d'un Père qui ne nous abandonne jamais.

Face à ce témoignage, la tâche de nous, pasteurs, est aussi importante que délicate. Nous ne pouvons pas adapter l'Évangile à nos peurs, le réduire à une proposition rassurante ou à un ensemble de pratiques religieuses qui en conservent l'apparence tout en vidant la véritable force spirituelle. Offrir un christianisme au rabais, plus facile mais moins exigeant, signifie priver les hommes et les femmes de ce dont ils ont vraiment besoin : un chemin capable de conduire nos pas dans la vie éternelle.

L'Évangile ne nous invite pas à vivre moins, ni à fuir le poids et la fatigue de la réalité. Il nous autorise, au contraire, à désirer la vie avec la plus grande intensité possible, en accueillant avec humilité la croix et le pain quotidien. L'Évangile n'offre pas de raccourcis, mais il nous rend capables d'un chemin de purification et de conversion qui conduit à la liberté des Fils de Dieu. Il est de la responsabilité des pasteurs de l'Église de garder cette vérité sans l'atténuer, en indiquant des chemins qui ouvrent les portes vers la pleine maturité dans le Christ.

En cette année où nous contemplons François, laissons-nous interpeller par son témoignage évangélique. Il ne s'agit pas d'imiter ses gestes, mais de nous laisser troubler par le désir qui a guidé

chacun des pas de sa vie : connaître le Christ, « la puissance de sa résurrection, la participation à ses souffrances, en devenant conforme à lui dans la mort, avec l'espérance de parvenir à la résurrection d'entre les morts » (Philippiens 3, 10).

Ô Dieu tout-puissant, éternel, juste et miséricordieux, accorde à nous, pauvres que nous sommes, de faire, pour ton amour, ce que nous savons que tu veux, et de vouloir toujours ce qui te plaît, afin que, intérieurement purifiés, intérieurement illuminés et embrasés par le feu de l'Esprit Saint, nous puissions suivre les traces de ton Fils bien-aimé, notre Seigneur Jésus-Christ, et, avec l'aide de ta seule grâce, parvenir jusqu'à toi, ô Très-Haut, toi qui, dans la Trinité parfaite et l'Unité simple, vis et règnes et es glorifié, Dieu tout-puissant pour tous les siècles des siècles. Amen.

p. Roberto Pasolini, OFM Cap.

Prédicateur de la Maison pontificale